Un round de littérature française et la boxe

Autor(en): **Sánchez, Yvette**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas**

Band (Jahr): **40 (2001)**

PDF erstellt am: **19.11.2021**

Persistenter Link: http://doi.org/10.5169/seals-267570

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

UN ROUND DE LITTÉRATURE FRANÇAISE ET LA BOXE

La boxe a sans doute été une discipline sportive très populaire en Occident pendant tout le XX^{e} siècle, mais on aurait pu penser qu'elle n'était pas du tout compatible avec la littérature ; et pourtant deux poids lourds des lettres mondiales, Bertold Brecht et Ernest Hemingway sont là pour nous détromper. Par ailleurs, en France au début du siècle déjà, plusieurs gens de lettres s'étaient enthousiasmés pour les boxeurs, surtout pour les noirs : Colette, Arthur Cravan, Blaise Cendrars, Guillaume Apollinaire, Tristan Bernard, Jean Cocteau. Cet enthousiasme sera stimulé en 1913 par l'arrivée à Paris en exil du premier champion du monde de couleur, Jack Johnson[1]. Ce boxeur excentrique et pionnier dans son domaine (les Français ne découvrirent la boxe anglaise qu'en 1908) contribua à effacer la dichotomie entre l'intellect et l'action physique, entre la poésie et le pugilat. Dans cet article, nous nous proposons de déceler quelques raisons de ce mystérieux lien, confirmé par Jean Cocteau qui voyait dans le boxeur « une sorte de poète, de mime, de sorcier, [...] un éloge de la force spirituelle » et qui appelait la boxe « cette poésie active »[2].

---

1 Victime de la haine raciale après sa victoire contre le boxeur blanc Jeffries, Johnson fut condamné à un an de prison à cause de ses fréquentes relations avec des prostituées blanches ainsi que de plusieurs mariages mixtes ; toutefois, les agents du F. B. I. paraissent avoir favorisé sa fuite, « le gouvernement préférant savoir celui qui était encore le symbole d'une partie du peuple noir à l'étranger plutôt qu'en prison » (Claude Droussent, *L'Encyclopédie de la Boxe*, Paris, Ramsay, 1990, p. 45). L'écrivain Jack London, par ailleurs un fanatique de la boxe, fut un des meneurs dans cette campagne de dénigrement.

2 Préface rédigée par Jean Cocteau au livre de Georges Peeters, *Les monstres sacrés du ring*, Paris, La Table ronde, 1959, cité dans : Claude Meunier, *Ring Noir. Quand Apollinaire, Cendrars et Picabia découvraient les boxeurs nègres*, Paris, Plon, 1992, p. 48.

Très en vogue à cette époque, la boxe attirait un vaste public composé de toutes les classes sociales. L'élite intellectuelle pouvait ainsi se donner rendez-vous autour du ring et, en même temps, établir un rapport soit avec les masses populaires soit avec le demi-monde et même avec la bourgeoisie élégante[3].

La dimension de protestation sociale (et personnelle) représente un des pôles d'attraction que la boxe offre aux écrivains. L'exhibition du corps nu des boxeurs, « premiers sportifs déshabillés »[4], en est une autre. Jean Cocteau prenait plaisir au côté physique d'un « spectacle de ballet noir »[5]. En outre, l'agilité et le rythme du pugiliste, sa force brute, spectaculaire, anormale envoûtaient les poètes de l'avant-garde européenne. La férocité sauvage du rituel archaïque dans les salles de boxe troublait les sens des artistes, la capacité des boxeurs de tenir le coup avec une telle persistance les éblouissait. La douleur, les mouvements furieux comme signe de virilité des hommes forts, suscitaient un mélange de passion et d'horreur.

La boxe semblait illustrer des phénomènes extra sportifs, vitaux, sociaux ou littéraires. On rencontre ainsi souvent la comparaison entre le match de boxe et la lutte pour la vie, la lutte existentielle.

Le poète Blaise Cendrars, lui-même de complexion athlétique, utilisa cette métaphore d'une manière impressionnante dans le deuxième chapitre de *La vie dangereuse*, intitulé « J'ai saigné », où il raconte l'expérience douloureuse lors de l'amputation de son bras dans un lazaret pendant la Grande Guerre :

> [...] pour ne pas me sentir corporellement diminué par l'amputation de mon bras droit, après quelques jours d'hospitalisation et dès que

---

3 Peut-être pourrait-on comparer la curiosité, le voyeurisme manifesté envers la boxe par la classe bourgeoise et l'intérêt qu'elle porte à un phénomène physique semblable, celui du corps tatoué de l'*outsider*. Aujourd'hui, du reste, cette coutume ornemental (douloureuse) a perdu sa connotation subversive.

4 Dans Claude Meunier, *op. cit.*, p. 17. On cultivait la nudité des hommes athlètes à l'Antiquité ; l'accès au spectacle était interdit aux femmes.

5 *Ibid.*, p. 120.

> j'avais pu me mettre sur mon séant, tous les matins, à l'aube, je boxais un petit quart d'heure dans mon oreiller. Mon bras saignait abondamment, mais je n'en tenais pas compte, surmontant la douleur pour porter des coups redoublés et de plus en plus vite avec mon moignon.
>
> Si le dix-neuvième jour le chirurgien attribua à cet exercice répété la cicatrisation record de mon bras, [...] j'attribuais, moi, à la boxe d'autres vertus, et plus particulièrement celle, toute mentale, de me rendre la notion, sinon de mon intégralité, du moins de mon équilibre corporel[6].

Cicatrisation paradoxale, la boxe est utilisée comme moyen de contrôle de la douleur, de la souffrance ; sur un plan plus général, elle met en scène la lésion, les stigmates (de provenance sociale, des bas-fonds, aussi). On frappe les stigmates jusqu'à ce qu'ils saignent davantage, se cicatrisent et ainsi on les surmonte.

Plus tard, toujours pour la même raison, Cendrars pratiquera de préférence des « sports violents ». En tant que chroniqueur, il rapportait maintes fois des aventures de ses collègues poètes boxeurs, par exemple celle de l'amateur Arthur Cravan, qui, à Barcelone, avait osé défier le grand Jack Johnson dans un combat inégal[7].

La force d'attraction du champion noir Johnson dépasse les bornes du ring, car il mène une vie de parfait dandy, figure issue des contextes artistiques, voire littéraires, de la fin du siècle, surtout en Angleterre et en France. Coquetterie, luxe, sensualité, immoralité,

---

6 Blaise Cendrars, « J'ai saigné », dans : *La vie dangereuse,* dans : *Oeuvres complètes*, vol. IV, Paris, Denoël, 1962, p. 502.

7 Les pages consacrées à Cravan et à ce combat se trouvent dans « La Tour Eiffel Sidérale (Rhapsodie de la Nuit) », dans : *Le Lotissement du Ciel* (1949), dans : *Œuvres complètes*, vol. VI, Paris, Denoël, 1961, pp. 512-520. – De même Maurice Maeterlinck boxera activement et publiquement contre des champions fameux, parmi lesquels se trouvait Georges Carpentier, qui deviendra plus tard champion du monde des poids moyens (c'était un match de bienfaisance). Cf. son essai (de quatre pages), « Éloge de la boxe », dans : *L'intelligence des fleurs*, Paris, Fasquelle, 1907, où il admire surtout la simplicité sublime de l'athlète boxeur aux aguets.

décadence, tous les scandales et irrévérences possibles, rébellion au système, à la vie bourgeoise et à l'art académique caractérisent ce personnage, qui devient légendaire et nourrit des fictions dans lesquelles pouvaient se rejoindre l'écrivain Arthur Cravan et le boxeur Jack Johnson. Cravan, le poète, champion de France, amateur poids mi-lourd en 1910, avec l'attitude mi-anarchisante, mi-aristocratisante du dandy[8], considérait « des gens du sport et des fous, des homosexuels et des voleurs du Louvre » supérieurs aux artistes et voulait qu'on intronise Johnson « roi des États Unis »[9]. On peut relever une telle attitude admirative de la part d'un écrivain à l'égard d'un boxeur dans d'autres couples, comme celui formé par Jean Cocteau et Panama Al Brown[10], ou chez Ernest Hemingway et Gene Tunney, ou encore chez Bertold Brecht et Paul Samson Körner[11].

Dans ce rapprochement entre l'élite des lettres et les champions, des fanatiques, des fétichistes de la boxe s'inscrivent en qualité d'adeptes de la communauté : Lord Byron, George Bernard Shaw et Arthur Conan Doyle[12], Ezra Pound, Mark Twain, Norman Mailer, Jack London, John Updike, Joyce Carol Oates, Charles Bukowski, Thomas Wolfe, Julio Cortázar, aussi bien que Maurice Maeterlinck et Georges Simenon. Parfois ils s'affrontent comme *sparring-*

---

8 En ce qui concerne le dandysme, il affirmait être par sa mère le neveu d'Oscar Wilde.

9 Claude Meunier, *op. cit.*, pp. 64 et 68.

10 Eduardo Arroyo lui dédie aussi un texte intitulé « *Panama » Al Brown : 1902-1951 : récit*, Paris, J.C. Lattès, 1982.

11 Brecht a même écrit sur lui un reportage intitulé *Curriculum du boxeur Samson Körner* (1926). Des boxeurs fictifs font leur apparition dans *La jungle des villes* [*Im Dickicht der Städte*].

12 L'origine de ces trois écrivains nous rappelle que l'Angleterre avait été le berceau de la boxe moderne. Il est vrai que les origines de ce sport remontent au pugilat grec et aux combats à mains nues jusqu'à la fin du XIX^{e} siècle. C'est à ce moment-là qu'en Angleterre furent élaborées (par le Marquis de Queensberry) les règles encore en vigueur aujourd'hui (avec les gants, les rounds de trois minutes interrompus par une minute de repos et les dix secondes à terre pour reprendre le combat).

partners. Hemingway, le boxeur le plus actif parmi les auteurs, s'entraînait avec Tunney et transmettait ses connaissances par des leçons à Ezra Pound et à d'autres écrivains, tels Jean Prévost ou Scott Fitzgerald.

Les revues littéraires *Maintenant* d'Arthur Cravan et *Les Soirées de Paris* d'Apollinaire consacrèrent à la boxe des numéros spéciaux et des articles.

Poussés par des fantaisies de puissance dans leur propre métier, les poètes ne manquaient aucune occasion de comparer la boxe et l'art ou la poésie, et, vice-versa, de faire de l'homme fort, athlétique, du champion de boxe un artiste, un poète. Cendrars (un risque-tout audacieux) affirmait pouvoir « brutaliser les mots »[13] :

> L'accomplissement en art n'est pas loin de l'ardente et brillante perfection physique. Liberté d'esprit et vision d'artiste fraîche, libre et puissante, sont au cœur de la boxe et de l'art[14].

Les capacités pugilistiques et l'aisance dans l'expression verbale se rencontrent parfois, par exemple chez le boxeur protagoniste du roman, *The Devil's Stocking* [*La Chaussette du Diable*] de Nelson Algren :

> Dès que j'ai commencé à boxer, j'ai commencé à mieux parler[15].

Même Brecht prenait la boxe comme modèle de son concept artistique (aussi concret et précis que les coups de boxe) et rapprochait le ring de la scène comme métaphore du monde. Hemingway,

---

[13] Lettre du 22-V-1914 à Delaunay, citée par Claude Meunier, *op. cit.*, p. 83.

[14] « Je ne respecte pas les cent kilos, et je n'ai pas peur. Un seul de mes vers a fait mouvoir des poids beaucoup plus lourds. » Ce sont les mots d'un jeune poète de l'époque, qui signe « the Lampman », *ibid.*, p. 88.

[15] *Ibid.*, p. 122.

créateur de différents personnages boxeurs[16], aspirait lui aussi à transposer les lois pugilistiques dans son discours sec, précis, dur, rapide et direct, persévérant, authentique, énergique et inflexible. A l'inverse, quelques boxeurs en faisaient autant. Le poids lourd Gene Tunney, par exemple (qui détrôna le fameux Jack Dempsey dans un combat à Philadelphie, suivi par 120'000 spectateurs) était parfois surnommé le « littérateur du ring », car il combinait son éloquence d'homme cultivé avec une rhétorique éblouissante pendant les matches de boxe ; il était capable de donner des cours sur Shakespeare à l'Université de Yale et de réciter Walter Scott ou Victor Hugo dans les camps d'entraînement ; il entretenait un intense contact épistolaire avec George Bernard Shaw auquel il fut lié par une longue amitié[17].

Après ces quelques remarques sur l'attraction mutuelle au niveau personnel, il faudra examiner sur quelle base discursive eut lieu l'échange entre l'esthétique du boxeur et celle du poète, et si la notion de « poétique du ring » est adéquate.

Nous pourrions commencer par chercher les analogies sportives et littéraires chez le poète boxeur Arthur Cravan ; son collègue Cendrars regrette le « talent immense mal employé » du « prophète de Dada », et définit les premiers poèmes ainsi qu'une soixantaine de lettres très poétiques, rédigées par Cravan et adressées depuis le Mexique à sa femme à Paris, de « purs chefs-d'œuvre » ; Cendrars espère qu'elles seront un jour publiées :

> [...] des lettres extraordinaires d'émotion et de poésie intense et contenue, des hymnes à la nuit aussi profonds et suaves que ceux de

---

16 Il poursuit le sujet du rapprochement entre la boxe et les billets de banque dans *50.000 Dollars*, en créant un protagoniste, Jack Bennan, boxeur en fin de carrière, qui perd beaucoup d'argent dans son dernier combat. En général, la figure du boxeur apparaît souvent dans les fictions de Hemingway ; il y en a par exemple plusieurs dans *Le soleil se lève aussi* (1926), ou dans *Men without Women*, et dans le conte *The Light of the World*.

17 Michael Kohtes, *Boxen. Eine Faustschrift*, Frankfurt, Suhrkamp, 1999, pp. 54-55.

> Novalis et des illuminations fulgurantes aussi prophétiques et rebelles et désespérées et amères que celles de Rimbaud[18].

— Métaphores inspirées de l'instinct de la brutalité, des fantaisies de violence :

Le long poème en prose, « Poète et boxeur », publié dans la revue *Maintenant* (N° 5, printemps 1915)[19] fondée par le jeune Cravan, aspire à provoquer, à scandaliser et réduit à néant la moindre manifestation d'une attitude « politiquement correcte ». Les nombreuses métaphores brutales créées par le « moi » lyrique montrent l'influence du sport sur les mots :

> Et sous mon crâne de homard je remuais mes globes de Champion du monde [...]

Le boxeur ne parle pas de sa tête, mais de son crâne, ses yeux deviennent des globes. Ce corps et ce squelette habitués à recevoir des coups violents, sont comparés à un crustacé afin de souligner leur capacité de résistance. Cette image choc favorise l'association du bruit désagréable qui est dû aux lésions auxquelles se voient soumis aussi bien la carapace du homard que le corps du pugiliste[20]. Une métaphore pareille et tout aussi suggestive se base sur un référent animal du même champ sémantique que le homard, c'est-à-dire le phoque : le poète boxeur se considère « un amalgame de Johnson, de

---

18 Blaise Cendrars, « La Tour Eiffel Sidérale », *op. cit.*, p. 519, et *Blaise Cendrars vous parle. Entretien sixième,* vol. VIII des *Œuvres complètes,* Paris, Denoël, 1965, p. 613. Une trentaine de lettres sont publiées dans l'édition de 1987 des *Oeuvres* de Cravan.

19 Arthur Cravan, *Œuvres. Poèmes, articles, lettres*, Paris, Éditions Gérard Lebovici, 1987, pp. 87-92.

20 Dans son roman, *Nicolas Bergère* (Paris, Union générale d'Éditions, 1988), Tristan Bernard fait maintes fois des observations sur la qualité du squelette de ses boxeurs, comme celle-ci : « il tendit à Nicolas une petite main blanche et cette main très grasse, ainsi que toute la personne d'A.-A. Thomas, semblait complètement désossée, à l'instar de certains gibiers en pâte » (p. 154).

phoque et d'armoire », jouant d'une part avec la couleur du boxeur noir et de l'animal marin, et d'autre part avec le contraste entre la mollesse du dernier et le meuble dur et inébranlable.

Pour exprimer la « funeste pluralité » de la personnalité composée d'un « moi » poète et d'un « moi » boxeur, on se sert quelquefois de la figure de l'antithèse (par exemple « le mélange d'éléphant et d'ange »[21]).

L'agression du poète pugiliste se traduit par le vers suivant qui relève directement du langage du milieu boxeur :

> [...] il avait peur que je lui aplatisse mon poing sur la gueule.

— Exubérance / Hyperboles :

> J'aime tellement la danse
> Et les folies physiques [...]

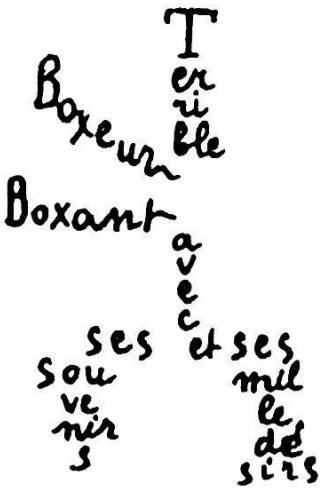
Le même personnage lyrique du poème « Hie ! » de Cravan nous révèle son affinité avec l'excès corporel, l'exagération, le délire, sans doute une caractéristique ultérieure partagée par la boxe et la littérature ; et ceci nous mène directement à la figure rhétorique de l'hyperbole dont sont bourrés soit la littérature soit le monde de la boxe.

Guillaume Apollinaire suit plutôt la devise de la réduction dans les deux miniatures qu'il a dédiées à la boxe. L'une se présente sous forme d'un de ses nombreux calligrammes (en l'occurrence un de ceux qui ont été publiés après sa mort). Le petit poème nous présente la facette sensible du boxeur, son ambivalence et nous montre dans les mouvements des pieds et des jambes, la chorégraphie de « ses mil désirs » et de « ses souvenirs » ; dans sa tête se trouvent des pensées

---

[21] Arthur Cravan, « Hie ! », dans : *Œuvres, op. cit.*, p. 46.

« terribles », l'action réside dans ses bras, qui ne font rien d'autre que boxer[22] :



La deuxième bagatelle poétique se trouve dans le quatrième des « Distiques pour plaire à Dupuy »[23] ; ce sont deux vers qui racontent une petite histoire fictive du boxeur noir Sam Mc Vea. En 1909 au cirque de Paris, Mc Vea avait lutté dans un match interminable contre Joe Jeannette (Tristan Bernard était aussi dans la salle). La scène nous transporte dans les rues de New York – ambiance cinématographique en blanc et noir – et place la dimension érotique, exprimée à travers la synecdoque, du boxeur noir au centre :

> Le boxeur Sam Mac Vea à l'échotier du « Times »
> Se déclare ravi d'être un vi pour les dames [...].

---

[22] Guillaume Apollinaire, *Poèmes retrouvés,* dans : *Œuvres poétiques,* Paris, Gallimard / Pléiade, 1956, p. 737.

[23] Guillaume Apollinaire, *Poésies libres,* Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1978, p. 51.

— Suspense :

Deux ans plus tard, en 1911, Tristan Bernard introduit le sport (qu'il connaît bien) dans son roman *Nicolas Bergère* et donne vie à un protagoniste boxeur ; Bernard suit la carrière d'un jeune homme qui arrive de province à Paris et, à travers plusieurs coïncidences, embrasse la profession de pugiliste (qui consiste à « envoyer des coups de poings à ses semblables »[24]), carrière à laquelle il renoncera après son premier grand succès (« il était dégoûté de la gloire »[25]).

La tension du combat marque plusieurs endroits du livre, notamment les chapitres où se déroule le premier et seul combat important de Nicolas Bergère, « Battling Nicolas » (tous les noms sont inventés et les sobriquets se basent sur des anglicismes). Les passages en question, rédigés à la manière des reportages sportifs (dans une écriture nerveuse), opèrent avec les ressorts du suspense ; jusqu'au dernier moment nous ignorons qui va gagner. Même Nicolas manifeste une impatience soulignée par des indications qui démontrent une suspension temporelle dans la perception du boxeur avant et pendant le match :

> Maintenant le temps n'avançait plus. La montre d'argent, posée sur un coin du lavabo, avait ses aiguilles figées[26].

Moins souvent, la sensation est inverse :

> À certains moments, toutes les pendules de la terre vont plus vite ; mais comme à ce moment, la cadence du pouls s'accélère chez tous les hommes, personne ne s'aperçoit que le temps a augmenté son allure[27].

---

[24] Tristan Bernard, *op. cit.*, p. 184.

[25] *Ibid.*, p. 181.

[26] *Ibid.*, p. 172.

[27] *Ibid.*, p. 169.

Finalement, Bernard redouble le suspense par l'introduction d'un épisode secondaire qui porte sur des manœuvres obscures d'une bande de voyous contre lesquels Nicolas et ses entraîneurs luttent à l'aide de procédés habituels dans le ring. Dans ces quelques pages, Tristan Bernard imite le discours du roman policier – « on était en plein roman »[28] – et donne à ses paroles un ton ironique, par exemple lors du climax nocturne où a lieu le règlement de comptes entre les boxeurs et les bandits. Notons une fois de plus que la boxe est encore mise en relation avec la rhétorique :

> Le petit boxeur Tonnelet [*sparring partner* de Nicolas], qui avait de l'éloquence et qui, enfant de Belleville, parlait très bien la langue du pays, se chargea de faire à ces messieurs un petit discours[29].

— Mensonge, truquage, illusion, apparence :

La simulation et les astuces sont d'une importance capitale aussi bien dans la littérature que dans la boxe. Il faut du mensonge, du truquage pour arriver au but. Voici un des artifices utilisés contre Nicolas par un adversaire qui lui est supérieur :

> Alors il attendit, pour faire durer son plaisir, et pour ne pas expédier trop rapidement son adversaire. Car on ne gagne rien à ridiculiser l'homme qu'on a devant soi. Il vaut mieux au contraire lui accorder de l'importance, afin de remporter sur lui une victoire plus significative. Harrisson agissait un peu comme un souleveur de poids qui, dans un music-hall, feint de ne pouvoir arracher une lourde barre, pour donner plus de prix à son exploit au moment où il jugera bon de le réussir[30].

---

[28] *Ibid.*, p. 159. Menaces, dangers, revolvers, tout y est.

[29] *Ibid.*, p. 163.

[30] *Ibid.*, p. 176.

Le thème des apparences trompeuses traduit dans le roman un décalage entre l'agitation intérieure du boxeur et son « affectation de souplesse et de légèreté »[31].

— La dimension fantastique et la boxe sacralisée :

Le sport et les lettres, ces deux éléments pénètrent avec facilité dans des territoires peu cartésiens, difficilement contrôlables par la raison, et s'exposent au-delà de la réalité. Puisqu'il a fait preuve de ses « *trésors* d'énergie » et d'un « pouvoir *irrésistible* » Nicolas Bergère est sacralisé immédiatement après sa victoire et surnommé « le miraculeux Bergère »[32]. Les deux mots en italiques témoignent de la même isotopie des puissances prodigieuses.

Avec une attitude d'analyse distanciée et conférant à la scène un caractère initiatique, le narrateur omniscient décrit la réaction de son héros lors d'une de ses premières rencontres avec les mouvements des combattants dans une salle de boxe :

> Nicolas, en ouvrant la porte, eut la joie d'apercevoir un beau ring, où deux nègres se livraient à un assaut bizarre avec des sautillements et des gestes de mains implorantes : on eût dit une sorte de pantomime sacrée[33].

La boxe ouvre une voie directe vers des zones sublimes. Avant de disparaître et de mourir mystérieusement, Cravan, le poète, avait fondé à Mexico-City une académie de boxe ; selon Nador Solpray « il enseigne peut-être la boxe aux anges », après sa mort[34].

Aujourd'hui la boxe offre moins souvent des thèmes et des éléments d'identification à l'art et à la littérature contemporains. Aussi est-elle loin d'être idolâtrée comme autrefois ; le grand public

---

[31] *Ibid.*, p. 171.

[32] *Ibid.*, p. 179.

[33] *Ibid.*, p. 118.

[34] Claude Meunier, *op. cit.*, p. 149.

et les médias paraissent lui témoigner peu d'intérêt ; la boxe est devenue une affaire moins publique[35]. Muhamed Ali fut la dernière grande star du ring. Après la Seconde Guerre Mondiale déjà, la boxe était en train de disparaître du discours artistique, sauf au cinéma, qui semble perpétuer la représentation du combat physique, peut-être dans le dessein de contrecarrer le processus actuel de décorporalisation et de virtualisation. Les combats simulés dans tous les jeux vidéo et d'ordinateur ont besoin d'un culte concret et solide du corps.

Yvette SÁNCHEZ
Université de Bâle

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE :

Maria Lluïsa Borràs, *Cravan. Une stratégie du scandale,* Paris, Jean-Michel Place, 1996.

Claude Droussent, *L'Encyclopédie de la Boxe,* Paris, Ramsay, 1990.

Maud Corinna Hietzge (éd.), « Semiotik des Sports », dans : *Zeitschrift für Semiotik,* vol. 19/4, 1997.

Michael Kohtes, *Boxen. Eine Faustschrift,* Frankfurt, Suhrkamp, 1999.

Claude Meunier, *Ring Noir. Quand Apollinaire, Cendrars et Picabia découvraient les boxeurs nègres*, Paris, Plon, 1992.

Alexis Philonenko, *Histoire de la boxe,* Paris, Criterion, 1991.

Karl Schwarz (éd.), *Dichter deuten den Sport*, Stuttgart, Karl Hofmann, 1967.

Marc Steffen, « Der quadratische Ring », dans : *Basler Magazin* de la *Basler Zeitung*, 17 août 1985.

---

35 Alexis Philolenko, historien de la philosophie et amateur de boxe, dans son *Histoire de la boxe* (Paris, Criterion, 1991), pp. 13 et 18, parle de « l'agonie probable » de ce sport en donnant des preuves statistiques : « En 1950 la Fédération française de boxe comptait 8000 boxeurs possédant une licence ; en 1980 elle en comptait à peine plus de 2000. » Il suppose que la télévision a contribué à cette diminution. Les grands matches sont télévisés, « mais pas sur les chaînes nationales ou de grande audience », et « à une heure tardive dans la nuit » (*ibid.*, pp. 32-33).